

«L'intellectuel doit participer à la vie de la cité»

Claude Gauvreau

Jean-François Chassay, lauréat 2002 du *Prix d'excellence en recherche* de l'Université du Québec, a toujours voulu interroger la place du texte littéraire à l'intérieur du discours social. «Je me méfie de l'écriture-thérapie, comme s'il suffisait de jeter ses tripes sur une page pour avoir de la profondeur. À mes yeux, la littérature est une solution imaginaire à une contradiction réelle, un lieu de connaissances permettant de dégager les lignes de tension dans une société. Par exemple, il n'y a pas un débat intellectuel ou un texte théorique qui m'a autant fait comprendre la complexité de la situation au Moyen-Orient que les romans de l'écrivain juif américain Philip Roth.»

Jean-François Chassay est à la fois critique littéraire, théoricien et romancier. À son arrivée au Département d'études littéraires, en 1991, il jouit déjà d'une réputation de chercheur et d'écrivain aguerri même s'il n'a pas encore atteint la mi-trentaine. Depuis, il publie en moyenne un livre par année (essais et romans) et multiplie les cahiers de recherche, chapitres d'ouvrage, conférences et communications, ainsi que les interventions dans les médias. En dix ans, il récolte, seul ou en équipe, des subventions de recherche pour un montant global de plus de 850 000 \$. Un fait d'autant plus remarquable quand on sait que la littérature n'obtient qu'un maigre 1 % du total des subventions des grands organismes. Ses travaux de recherche se déploient dans plusieurs champs novateurs : rapports entre science et littérature, relations entre littératures américaine et québécoise, roman urbain, et études d'auteurs contemporains peu connus.



Photo : J.-A. Martin

M. Jean-François Chassay, professeur au Département d'études littéraires.

La science fait partie de la culture

Les rapports entre science et littérature représentent un des champs de prédilection de M. Chassay. Aujourd'hui, il se passionne pour la représentation littéraire du savant et de son laboratoire, une figure de pouvoir très forte, selon lui. «À tort et à raison, on a tendance à diaboliser la science et à la rendre responsable d'une foule de maux. Il existe un dis-

cours politique sur et autour d'elle. Le problème est ce que l'on fait de la science. Pour ma part, j'essaie de voir comment les romans contemporains, nord-américains et européens, interprètent le pouvoir de la science et des scientifiques et traduisent les images de peur et d'apocalypse.» Pour lui, la fiction permet de réintégrer les sciences dans la culture car étrangement, dit-il, les sciences «dures» (physique, chimie, mathé-

matiques) en sont exclues en raison de leur caractère indiscutable. «Le roman, en faisant du discours scientifique une pensée qui s'invente et qui participe aux modifications de notre connaissance du monde, illustre à quel point ce discours s'inscrit dans la culture».

L'américanité en question

Spécialiste du roman américain contemporain, J.-F. Chassay s'étonne du peu d'intérêt au Québec pour cette littérature, ainsi que pour la dimension américaine de la littérature québécoise. Dans deux ouvrages majeurs, *L'ambiguïté américaine* (1995) et *Fils, lignes, réseaux* (1999), il s'est employé à mettre en pièces certaines idées reçues sur la culture américaine. Selon lui, le concept d'«américanité», devenu mot fétiche durant les années 80, a véhiculé plusieurs images stéréotypées : naturalisme, mythe des grands espaces, sacralisation de la jeunesse. La prédominance au Québec d'une forme de manichéisme l'agace profondément. «D'un côté, il y a ceux qui défendent l'américanité en s'empressant de dire que l'Europe ou la France, c'est vieux et sclérosé. De l'autre, ceux qui ne jureraient que par la grandeur de la culture française ou européenne.»

M. Chassay aborde le concept d'américanité à travers notamment les technologies de communication en analysant comment le roman québécois perçoit et assimile les discours de la communication (publicitaires, informatiques, télévisuels). Il a pu constater que lorsque les technosciences occupent une place importante dans le roman québécois, la présence américaine est toujours manifeste, et ce dès le XIX^e siècle. S'appuyant sur les textes de certains auteurs québécois (Réjean Ducharme,

Nicole Brossard, Gabrielle Roy), M. Chassay cherche à montrer de quelle manière l'image du Québec prend forme en se situant dans la mouvance culturelle américaine tout en lui résistant.

Place à la pensée critique

L'écrivain-théoricien aime à penser que le prix de l'UQ honore sa conception de l'intellectuel. «Je crois que l'intellectuel doit participer à la vie de la cité en publiant des essais, en participant à des débats publics, en intervenant dans les médias. Cela lui permet d'atteindre un public large et d'éviter la sclérose en variant les angles d'attaque et les modes d'écriture.» Il revendique la place de la connaissance et de la pensée critique, surtout au moment où dans les médias (notamment à Radio-Canada) des émissions culturelles sont retirées de l'horaire parce qu'elles sont trop longues ou invitent à réfléchir sur des questions qui ne sont pas au centre des préoccupations du moment. L'anti-intellectualisme, souligne-t-il, c'est aussi le refus de prendre le temps de penser et d'argumenter.

J.-F. Chassay n'est pas un professeur dont les recherches se font au détriment de l'enseignement. «Pour moi, l'enseignement est essentiel pour éviter toute forme de stérilité dans le travail de recherche. Même un cours de bac de première année permet de se ressourcer. J'ai une conception socratique de l'enseignement qui consiste à avancer des idées parfois provocatrices, quitte à nuancer par la suite, afin de faire réagir les étudiants.» Un chercheur universitaire qui fuit l'enseignement, au nom de l'importance de ses travaux, ne mérite pas, à son avis, le nom de chercheur ●